



HAL
open science

Quand les humains vivent entre les arbres

Marion Picard

► **To cite this version:**

Marion Picard. Quand les humains vivent entre les arbres. Retour en Forêt - Vingtième séminaire d'ethnobotanique du domaine européen, Musée d'ethnobotanique de Salagon, Oct 2022, Mane (04), France. <hal-03944102>

HAL Id: hal-03944102

<https://hal.science/hal-03944102v1>

Submitted on 17 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

*Quand les humains vivent entre les arbres.
Une ethnographie des perceptions du végétal avec les protecteur·rice·s
du Bois de la Colombière (La Clusaz, Haute Savoie).*

Par Marion Picard, Masterante en anthropologie sociale,
École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris.

« L’angoisse ressentie à l’égard de l’avenir vient du fait qu’il aurait fallu agir avant. Alors, peut-être nous aurions pu changer la donne, trouver des solutions. [...] Désormais, nous en sommes réduits à limiter les dégâts, à nous ajuster à une catastrophe irréversible. [...] Le problème n’est donc pas de choisir entre optimisme et pessimisme mais d’absorber la situation nouvelle, et ne pas perdre espoir. » (Latour, 2020, 16).

Les termes sont aujourd’hui nombreux pour décrire l’époque contemporaine : crise écologique, sixième extinction de masse, Anthropocène, effondrement, changements climatiques, transition environnementale... Tous sont les reflets des inquiétudes traversant les mondes modernes bouleversés par une situation inédite qui menace la pérennité humaine. Ils révèlent les manières dont l’effritement des mondes vivants et l’érosion de la biodiversité des écosystèmes terrestres ébranlent les sociétés humaines autour d’une remise en question profonde des rapports entretenus aux vivants. Si bien que les mondes modernes reconsidèrent leurs savoirs, leurs pratiques et leurs discours envers ce que l’ontologie naturaliste nomme communément ‘nature’, s’efforçant de dépasser une dichotomie établie entre l’humain et son environnement.

Dans ce mouvement de redéfinition globale, les forêts connaissent un engouement phénoménal. Elles sont appréhendées comme des espaces « en crise » (Tsing, 2020) voire des territoires « en guerre » (Martin, 2021) : les feux et les sécheresses les menacent, la prolifération d’insectes ravageurs les dévastent, les plantations et l’exploitation intensive les dénaturent. D’un autre côté, elles sont présentées comme une solution écologique et un bien commun pour l’humanité : poumon de la Terre, îlot de biodiversité, agentes

récréatives et régénérantes. Aussi, leur dimension sensible et intelligente est mise en avant dans des récits scientifiques et littéraires qui placent les forêts comme des entités agentives, douées de conscience voire d'intentionnalité (Brunois-Pasina, 2007 ; Kohn, 2013 ; Wohlleben, 2015).

Dans ce panel de représentations plurielles émerge une nouvelle dimension. Les forêts deviennent à la fois des objets et des alliées de lutte politique (Balaud, Chopot, 2021). À la suite des forêts d'Hambach, de Chambaran, de Rohanne, du bois Lejuc et du bois de Sivens, le bois de La Colombière, objet de cette communication, a été occupé par des communautés activistes en novembre 2021 puis en 2022. En son sein, les activistes expérimentent des manières singulières d'être et d'agir avec les vivants, qu'en tant qu'apprentie ethnographe, je vous propose d'explorer à travers mes yeux et les leurs.

Rappelons que les forêts, loin d'être des ensembles homogènes, sont des formes de microcosmes englobant « des gens et des arbres qui ont fait histoire les uns avec les autres, les uns par les autres et jamais indépendamment de leur connexion à d'autres encore » (Stengers, 2017, 12). Dès lors, quelles histoires sur les forêts content ces activistes ? Et comment les forêts racontent, elles aussi, des histoires sur ces humains ?

Détruire le vivant par soucis économique : un projet controversé

Le Bois de la Colombière se situe sur un plateau de moyenne montagne, à 1500 mètres d'altitude, en contrebas de la chaîne montagnarde des Aravis de Haute Savoie. Composé en majorité d'épicéas, il renferme une multitude d'espèces animales, végétales et mycorhiziennes, et compte parmi les rares lieux forestiers laissés en libre évolution sur le territoire. L'hiver, il se trouve presque déserté par l'humain : la neige prend le pas et rend son accès difficile. Les humains se contentent alors de glisser sur les pistes de ski qui l'encerclent de moitié, laissant un havre de tranquillité aux non-humains y résidant. Quand ce parterre blanc se dissipe, la biodiversité s'y trouve foisonnante, et, en son sein, humains et non-humains s'entrecroisent, participant à construire un imaginaire d'un lieu inter-espèce pourtant menacé aujourd'hui de destruction quasi totale.



Figure 1: Vision aérienne du Bois de la Colombière en hiver. (Photo : Extinction Rébellion Annecy)

Le plateau sur lequel se localise le Bois, le Plateau de Beauregard, est couvert par des arrêtés de protection nationaux en raison de sa richesse faunique et floristique. Néanmoins depuis 2020, la municipalité locale de La Clusaz souhaite aménager l'espace du Bois de la Colombière afin d'y ériger une retenue collinaire : un lac artificiel de cent cinquante mètres cube destiné à la captation, à la stagnation des eaux en surface et à leur usage. La commune souhaiterait ainsi générer de la neige artificielle aux deux tiers de l'eau captée – afin d'assurer la pérennité économique de la localité basée sur le tourisme d'hiver – et mobiliserait le dernier tiers pour alimenter le territoire en eau potable, afin de répondre aux besoins de consommation des populations locales et des activités agricoles.

Ce projet d'une cinquième retenue collinaire implique la destruction de huit hectares de l'espace forestier, menace d'assécher la tourbière adjacente au Bois et fait l'objet de vastes protestations locales, nationales et internationales. Loin d'être nouvelles, ces protestations s'inscrivent dans une récente histoire de mobilisations citoyennes face aux aménagements touristiques dans la Chaîne des Aravis et font écho aux logiques propres aux luttes locales (Vacher, 2021) : elles font cohabiter des populations hétérogènes, une diversité de citoyen-ne-s, de collectifs et d'associations (Fier Aravis, La Nouvelle Montagne,

France Nature Environnement Savoie, Extinction Rébellion Annecy...) et des options stratégiques diverses.

Néanmoins, un double mouvement s'opère au sein de cette communauté activiste regroupée pour la défense du lieu : il s'agit à la fois de défendre la vie végétale et le vivant tout en luttant contre le modèle capitaliste provoquant l'industrialisation à outrance de la pratique du ski alpin et du tourisme. En ce qui concerne cet article, étant moi-même mue par la question de nouveaux paradigmes de relation aux vivants, je me suis intéressée aux conditions d'émergence de nouvelles formes relationnelles avec la vie végétale et à la prise en compte de cette altérité dans les pratiques de lutte. L'enjeu est donc d'étudier les manières dont les activistes s'installent et s'instaurent au sein du monde forestier défendu, en mobilisant des savoirs-faire et des savoirs-êtres révélateurs de la place qu'il-elle-s accordent au vivant et s'octroient en son sein.

Notons que pour accéder à ce terrain, que l'on pourrait qualifier de contestataire, mon intégration a nécessité une posture s'élançant au-delà de la simple observation vers une démarche de participation observante, « en prenant part et [en occupant] une fonction déterminée dans ce qui est l'objet de l'observation » (Makaremi, 2008, 4). Ainsi, de novembre 2021 à la fin du mois de juin 2022, j'ai suivi ces activistes en partageant leur vie quotidienne de manière pluri-temporelle. Apprenant leur technique, me conformant à leurs normes sociales, assimilant leurs codes langagiers, et m'engageant dans leur pratique militante, cette méthode me permet – je l'espère – de rendre compte ethnographiquement des rapports entretenus entre ce collectif et le monde végétal.

Par ailleurs, en raison des pressions sociales subies par les activistes et des situations de violences d'ordre symbolique, politique et physique dans lesquelles se déroule cette enquête, il s'est révélé plus pertinent de porter un regard sur les modalités de relation entre les humains et les végétaux dans des démarches d'action collective au sens de David Graeber (2009), plutôt que de révéler des éléments de la quotidienneté individuelle des individus pouvant les mettre à défaut. Ainsi, tout en préservant l'anonymat des enquêté-e-s, je vous partage ici les stratégies et les pratiques d'action mises en place par les activistes qui sont révélatrices des rapports qu'il-elle-s entretiennent avec le végétal – et notamment les arbres – et avec l'écosystème forestier dans son ensemble.

Des pratiques ambivalentes envers le végétal

Piquer les arbres : protéger coûte que coûte

La pratique du piquage des arbres consiste à enfoncer des longues vis à l'aide d'une perceuse-visseuse (ou de longs clous à l'aide d'un marteau) dans les troncs d'arbre afin d'empêcher leur découpe. Cette stratégie vise à faire obstacles aux bûcheron·ne·s dans l'exercice de leur tâche dans la mesure où la présence des vis de métal peut détériorer les tronçonneuses, briser leurs chaînes et éventuellement blesser l'humain. En novembre 2021, une quinzaine d'activiste ont ainsi 'saboté' les arbres du Bois de la Colombière se trouvant le long d'un sentier.



Figure 2: Pancarte clouée à l'arbre servant d'avertissement suite au 'piégeage' de l'arbre (Photo : Extinction Rébellion)

Cette pratique peut être lue comme un truquage symbolique. Jouant sur le registre de la menace, les activistes dotent l'arbre d'une capacité de défense – fictive ou réelle – mais suffisamment efficace par le doute qu'elle induit. Or, truquer suggère une mise en

scène, un décor, ou l'usage de procédés divers pour tromper un public et produire un effet sur ce dernier. Dans ce contexte, les vis, le balisage, les pancartes et les arbres truqués deviennent les acteurs mis en scène par les activistes pour susciter un sentiment d'incertitude et de danger chez le public des abatteur·euse·s d'arbres. Ces divers artefacts se font alors les médiums de la rencontre entre les bucheron·ne·s et les activistes, une rencontre loin de s'exprimer sous une forme bienveillante mais dans laquelle la symbolique des arbres devient « une métaphore de pouvoir » (Ellison, 2004, 54).

Ce mode d'action directe s'inscrit dans une histoire anarchiste et d'éco-activisme radical. L'acte de clouter les troncs a été mentionné pour la première fois en 1981, dans *Earth First ! magazine*¹ comme une méthode efficace pour décourager l'abatage des arbres. Néanmoins, au sein de la communauté activiste, cette stratégie d'intimidation a été le sujet de nombreux questionnements et sa mise en pratique a soulevé certains malaises. Non pas sur la question du danger éventuel engendré pour l'être humain, mais sur la mise en danger des arbres.

Ces remises en question – pour ne pas dire ce malaise collectif – a suivi la totalité du processus d'organisation de cette action, de sa conception intellectuelle à sa mise en pratique. L'attention sensible, le sentiment d'attachement et d'empathie dont font preuve les activistes envers les arbres contrastent avec la pratique et font émerger des sentiments négatifs tels que la culpabilité, la peur de blesser, le malaise. En cloutant les arbres, l'humain alimente une relation de domination sur ceux-ci, les transformant en artefacts menaçants, les mettant en scène. Il participe à un processus de dés-animation du végétal, le truquant à la manière d'un décor, il devient une simple matière. Les activistes semblent entrer en dissonance cognitive avec cette perception commune du végétal, tiraillé·e·s entre leur sentiment d'empathie et l'urgence de défendre les arbres.

Porté·e·s par l'idée qu'il n'y a pas d'autres alternatives possibles, d'autres moyens efficaces contre l'abatage massif de la forêt, les activistes choisissent alors de 'piéger' seulement les arbres situés aux abords du chemin. Ce choix, basé sur la contrainte, est

1 *Earth First ! Magazine* est un journal de résistance écologiste édité par le mouvement Earth First ! dans lequel des méthodes d'action directe et d'éco-sabotage, des archives historiques, des écrits traitant d'écologie profonde et de l'idéologie prônée par le mouvement sont fournies. Ce mouvement écologiste dit radical a émergé aux États-Unis en 1980 et a essaimé aux quatre coins du monde depuis. Il se base sur l'idée que toute forme de vie détient un droit d'existence quelque soient les intérêts humains.

stratégique : ces arbres sont les premières cibles des bûcheron-ne-s dans la mesure où les constructeur-euse-s ont besoin d'élargir le sentier pour faire passer des abatteuses. Autrement dit, si ces arbres-là ne sont pas abattus, les autres ne pourront l'être. Faisant ainsi primer la rhétorique de l'efficacité sur leurs interrogations idéologiques, les activistes choisissent donc de 'sacrifier' les arbres situés en première ligne. Un moindre mal pour sauver un écosystème plus vaste ?

Travailler le bois : appréhender une matière morte

Pour défendre le lieu, les activistes mettent également en place une occupation quotidienne du terrain. Dans ce contexte, le travail du bois devient une pratique quotidienne de préparation de plateformes suspendues, d'abris, de cabanes, nécessaires à la survie des personnes. Dans un milieu forestier, la vie est précaire, et tout reste à construire pour s'abriter et faire face aux intempéries.

Les activistes portent alors sur le végétal une perception dite pratique, l'appréhendant dans ce qu'il peut leur offrir (Ingold, 2018), au vu de l'état dans lequel il se trouve. Il n'est plus question de le défendre ou de lui infliger une blessure de son vivant mais d'en faire usage, l'inscrivant dans un projet humain s'apparentant à la construction. Pour réaliser ce projet, une condition tient néanmoins les activistes : que l'arbre utilisé soit perçu et représenté comme déjà mort.

En effet, durant les sept mois de l'enquête, les activistes volent des arbres déjà abattus, extraient des arbres morts sur troncs ou au sol, ou récupèrent du bois (de palettes par exemple) en mobilisant le réseau local, mais jamais il-elle-s ne coupent un arbre vivant. Dès lors, si il était auparavant difficile d'y insérer des vis, il est à présent facile de le scier, le déplacer, l'écorcer, le transformer, montrant un retournement de perspective : les activistes savent que l'arbre était vivant mais une fois mort il devient une matière allégrement exploitable.

Faire usage d'un arbre mort n'est d'ailleurs pas sans rappeler l'idée d'*affordance* de Tim Ingold (2013). Reprenant le concept de Gibson, l'*affordance* désigne les caractéristiques inhérentes dont disposent les êtres, qui s'offrent aux autres êtres dans certaines situations

et suggèrent un mode d'usage particulier. En ce sens, les *affordances* sont les propriétés de l'environnement tel qu'il est directement perçu par un agent, selon sa physiologie et ses besoins exprimés par la pratique dans laquelle il est engagé (Ellison, 2013, 117). Elles sont dépendantes des effectivités de cet agent, autrement dit de ses capacités d'action qui grandissent avec l'usage d'outils (Ingold, 2018).

Dès lors les scies, les planes de charron², les limes de fer, les marteaux utilisés par les activistes se font les médiums d'une rencontre particulière avec le végétal. Cette rencontre ne se fait plus entre deux altérités vivantes, mais entre un sujet agent – l'humain – et un objet – l'arbre – qui lui offre ses propriétés d'usage. Sa transformation et son usage ne revêtent pas alors de sentiment de malaise³.

Notons ici que l'arbre n'est pas perçu dans son être global mais selon une de ses parties valorisables : le tronc. Ainsi, l'humain constructeur n'est pas dans une optique d'attention ou de soin, il n'interagit pas avec l'arbre comme lorsqu'il était vivant, mais lui donne une nouvelle signification : pas de sacralisation, l'arbre devient une matière inerte en devenir. Est-ce lié à une nécessité imposée par le projet de s'établir en forêt ? La métamorphose du tronc en plateforme renferme-t-elle une manière de valoriser la vie végétale ?

Grimper aux arbres : appréhender un nouvel univers

Les activistes occupant le Bois de la Colombière évoluent quotidiennement entre les branches des arbres et depuis leur plateforme nouvelle construite, usant des techniques de grimpe particulières⁴. Parmi elles, nous pouvons retrouver la cravate ou la montée sur corde. Ces techniques nécessitent une fine connaissance du matériel utilisé et l'incorporation de certains gestes à la fois précis et répétitifs. Pendant la grimpe, le corps

2 Une plane de charron est un outil ancien utilisé pour travailler le bois. Elle est constituée d'une lame droite, concave ou convexe, en fer ou en acier poli, reliée à deux poignées en bois. Elle s'utilise pour retirer l'écorce des branches ou des troncs et pour dégrossir le bois.

3 Cette analyse peut trouver son corollaire dans l'usage du bois « de chauffage » par les activistes, qui ne suscite pas de sentiment négatif.

4 La grimpe militante dans les arbres, émergente en France et connue dans les milieux militants allemands, fait partie d'un savoir partagé et transmis au sein des mouvements internationaux d'autonomes, de zadistes et plus récemment des mouvements d'écologie radicale tels qu'Extinction Rébellion.

est mis à l'épreuve, à la fois dans sa condition physique et dans sa capacité à reproduire des gestes sans recourir à la pensée.

L'acquisition de ces savoirs incorporés s'opère selon un processus d'*enskilment* « dans lequel l'apprentissage est indissociable de la mise en pratique, et où ces deux phénomènes sont intégrés dans un engagement dans le monde appelé *dwelling* » ([traduction personnelle] Ingold, 2000, 416). En effet, pour apprendre et pratiquer la grimpe dans les arbres, les activistes ont besoin de se projeter au sein de l'univers forestier ainsi que de s'y engager d'une manière à la fois attentive et active, à travers leur corporalité. Cet engagement prend la forme d'une posture d'attention singulière envers la vie végétale, une vigilance concernant l'état de l'arbre, sa forme, sa manière d'être et son écologie.

Dans cette situation, les activistes se rendent vigilant·e·s à la souplesse des branches portant leur poids, à la résistance du corps des arbres, à leurs formes pour accrocher des structures de manière adéquate, mais aussi aux intempéries, aux formes de vie diverses qui nichent sur et sous l'écorce. Ces multiples formes d'attention à la vie végétale sont les conditions *sine qua non* de la pratique de la grimpe dans les arbres, sans lesquelles l'être humain ne pourrait la réaliser à moins de risquer sa vie.

Par ailleurs, l'expérience de la grimpe aux arbres opère un changement de perspective et place l'humain dans une disposition corporelle et sensorielle alternative. En expérimentant et habitant la vie arboricole quotidiennement, les activistes évoluent dans des univers jusqu'alors peu abordés. La grimpe dans les arbres devient ainsi un vecteur de transformation des appréhensions du monde végétal et vient déplacer la focale de la perspective humaine communément horizontale en incitant les champs perceptifs à se verticaliser.

En outre, les activistes découvrent notamment le mouvement végétal, capable de provoquer chez certain·e·s une sensation de 'mal de terre' lors du retour au sol. Décrite comme une sensation d'ivresse, de tangage à la manière des mouvements d'un bateau, cette légère déstabilisation peut s'avérer un véritable tourment et causer des nausées. Elle est provoquée par un nicheage prolongée dans les arbres durant la pratique de la grimpe, à travers laquelle les activistes sentent les arbres tanguer, bouger. D'ailleurs, plus ces

derniers prennent de la hauteur, plus les mouvements des arbres se ressentent – les contraignant parfois à se mouvoir contre le tronc en maintenant tant bien que mal leur équilibre. Lors du retour au sol, cette sensation peut parfois perdurer quelques heures.

Si les perceptions sensorielles relèvent d’abord d’une orientation socialement bâtie, elles forment un prisme de significations sur les mondes en tant qu’elles « dessinent un monde de significations et de valeurs, un monde de connivence et de communication entre les hommes en présence et leur milieu » (Le Breton, 2007). Cette sensation de ‘mal de terre’ participe à une expérience de l’arbre en tant qu’altérité, à la connaissance acquise et partagée des caractéristiques de sa manière d’exister : l’arbre bouge, il n’est pas fixe, son enracinement ne s’oppose donc pas à son mouvement (Brunois, 2003). Par ailleurs, elle révèle également l’influence – ou l’inter-influence – de la vie végétale sur les humains. En effet, ce phénomène démontre l’action de l’arbre sur nos capacités proprioceptives⁵ et tend à réduire les frontières entre le corps de l’arbre et le corps humain : l’arbre laisse une trace de sa manière d’être sur l’humain et impose une adaptation inconsciente de ses sensibilités proprioceptives et une synchronisation dans ses modes d’agir.

Du reste, cette influence et synchronisation des rythmes entre humains et autres qu’humains ne se limitent pas à l’arbre. Vivant dans ces derniers, les activistes pratiquent des moments contemplatifs et développent une « écologie de l’attention » (Citton, 2018), comprise ici non pas dans le sens philosophique⁶ mais dans son propos anthropologique, comme une disposition par laquelle l’attention perceptive s’instaure dans la prise en compte des écologies relationnelles des êtres dans des mondes entrelacés. Sans être naturalistes mais usant de leur expérience de vie forestière, les activistes identifient, connaissent et (re)connaissent l’intimité des êtres en présence. Les savoirs sur les rythmes des oiseaux, leur lieu de nidification, leurs manières de se nourrir, renvoient à des processus d’identification de leur être ontologique, vis-à-vis duquel les activistes peuvent construire l’identité des êtres mais aussi, en effet de miroir, la leur. Et si les activistes

5 La proprioception (ou sensibilité proprioceptive) est la perception permanente – bien souvent inconsciente – de la position de notre corps et la capacité de situer nos mouvements dans l’espace. Ce sixième sens assure l’équilibre, le contrôle des mouvements corporels et permet de connaître la position exacte du corps et de ses parties, lorsqu’il se meut ou non, sans faire appel aux cinq sens habituels.

6 Le philosophe Yves Citton fait usage de cette expression pour signifier que « toute attention humaine est située dans des milieux « attentionnels », constitués de ce qu’on entend, voit, sent, goûte, touche, au sein de l’environnement matériel » (Citton, 2018, 12).

reconnaissent en ces autres qu'humains des « êtres relationnels » (Brunois, 2003), ils s'attachent à adopter une forme de politesse vis-à-vis de ces derniers, cherchant à les déranger le moins possible.

S'enchaîner aux arbres : un interventionnisme éphémère



Figure 3: Les activistes enchaîné·e·s aux arbres du Bois de la Colombière (Photo : Extinction Rébellion)

Ainsi positionné·e·s et enchaîné·e·s aux arbres, les activistes forment une barrière physique bloquant l'accès au sentier du Bois de la Colombière. Par ce biais, il·elle·s cherchent à empêcher la coupe des arbres, physiquement mais surtout symboliquement, en s'interposant directement entre les arbres et les éventuel·le·s bûcheron·ne·s.

Cette pratique d'action collective de blocage est communément employée dans les mouvements écologistes de désobéissance civile non violente, notamment au sein d'Extinction Rébellion. Elle consiste à connecter les humains à l'aide d'*armlocks*, de longs tubes en PVC munis d'un mousqueton construits artisanalement, autour de divers supports (poteau, arbre, cuve, barrière, autres humains...). La pratique se révèle souvent

douloureuse, le poids des *armlocks* pèse rapidement sur le corps et les bords du tube en PVC éraflent les bras. Le bracelet attaché au poignet destiné à être connecté au mousqueton est souvent serré au point de limiter la circulation sanguine et des fourmillements sont ressentis rapidement dans les mains et les avant bras. Il est d'ailleurs impossible de plier les bras, la liberté de mouvement étant empêchée par la longueur des *armlocks*. Le corps est ainsi bloqué dans une position unique, à la façon des troncs d'arbre.

Dans cette disposition, le corps devient l'outil par lequel prennent effet des discours politiques. Mettant en scène leurs corps comme remparts, les activistes sont resté·e·s plusieurs heures ainsi, exprimant implicitement aux bûcheron·ne·s et aux promoteurs du projet de retenue collinaire : « si tu veux couper cet arbre, et cette forêt, il va d'abord falloir me passer sur le corps ». Mais aussi, « regardez jusqu'où on est capable d'aller pour défendre cette forêt, nous sommes son système immunitaire » inversant les rapports de forces et mettant la pression aux autorités publiques.

Dans cette situation, la première attention portée à l'écosystème forestier est celle de sa défense, quoi qu'il puisse en coûter aux humains. Autrement dit, le Bois de la Colombière devient une zone à protéger, les éléments qui le compose étant rendus vulnérables par une menace. De cette perception du Bois découle la pratique de blocage en *armlock* : entourer les arbres devient l'acte symbolique mettant en puissance une perception du vivant comme un être à défendre, un être vulnérable et menacé, qu'il faut protéger à tout prix. Évoquant l'image du système immunitaire, il·elle·s se posent comme les protecteur·ice·s spontané·e·s et mécaniques du Bois de la Colombière.

Notons que l'objectif et l'intention des activistes n'est pas de prendre en charge la vie du Bois de la Colombière. Au contraire, il·elle·s souhaitent « qu'on le laisse tranquille », « qu'on le laisse en paix » (extraits d'entretiens). La volonté qui s'exprime est celle du « laisser-vivre ».

D'une certaine façon, les activistes se placent ainsi dans une posture ambivalente, rappelant l'éthique du *care* (Tronto, 2009) dans la mesure où il·elle·s agissent pour le maintien de la forêt telle qu'elle existe par des pratiques de défense offensives, et la protection compte tenu de leur réponse à un danger potentiel éphémère et leur prise en charge ponctuelle du poids de la survie de l'écosystème forestier. Seulement, cette

inclination à la protection a pour vocation de disparaître. Dès la menace supprimée, les activistes laisseront à la forêt le soin de perpétuer son existence par elle-même.

S'engager pour la forêt : le rituel du « planté du bâton »

Fin novembre 2021, l'occupation collective du Bois de la Colombière prend fin. À cette date, les lois de protection des chauves-souris assurent une quiétude au lieu, protégé en tant que zone de nidification. De plus, la neige recouvre à présent l'espace de plusieurs centimètres, empêchant l'ascension d'éventuelles abatteuses et le lancement du chantier de déboisement. La présence des activistes n'est donc plus nécessaire. Sous la neige, il·elle·s font un dernier feu de joie, symbole de leur lutte gagnée, et nettoient la zone, effaçant toutes traces de leur présence. C'est sans compter le rituel du planté du bâton, laissant à vue une quarantaine de bâtons de ski et de bâtons de bois à l'orée du bois. Symbolisant un pacte d'engagement « à venir en aide à cette terre et à ce qui y vit », ce rituel, connu dans la tradition des zones à défendre, consiste à trouver un bâton et à le planter sur la terre d'un lieu menacé. Lui apportant une touche savoyarde, les activistes le renomment « planté du bâton ».

Si les rituels revêtent multiples fonctions en tant que créateurs du social, de l'ordre, de l'identification (Wulf, 2005), le rituel du bâton cristallise ici le symbole de la lutte passée, présente et future et celui d'une alliance scellée. En l'occurrence, elle symbolise à la fois la présence humaine qui a défendu le lieu, le lien d'attachement de l'activiste à l'écosystème, ainsi que sa volonté de préserver ce lieu à l'avenir. Il participe en outre à une communication à double niveau, montrant au Bois que les activistes ont veillé, veillent et veilleront sur lui – atteignant un niveau de communication transcendantal – mais indiquant ce fait également aux humains qui le menacent, mélangeant à la fois une forme de bienveillance et d'avertissement.

Par ailleurs, ce rituel laisse entrevoir la manière dont les activistes se placent et s'identifient écologiquement vis-à-vis du Bois de la Colombière, déjà aperçu dans certaines analyses précédentes. Lorsque les protecteur·rice·s de la Colombière nettoient le Bois de la Colombière et démantèlent la ZAD éphémère, il·elle·s s'en extraient tout en laissant cette

dernière trace. Le choix de s'extraire est le résultat de nombreuses discussions, de nombreux réalignements au sein du collectif, qui a semé un doute dès les premiers signes du printemps, parfois encore palpable aujourd'hui.

En effet, l'expérience furtive de la vie forestière a marqué les activistes mais le consensus s'est tourné vers le démantèlement en raison de la fatigue ressentie, de l'ampleur de l'investissement que cet engagement demande, du caractère non-nécessaire de cet agir politique à cet instant et en raison de la peur de l'impact humain sur l'écosystème. Une forme d'humilité vis-à-vis des habitants non-humains du Bois de la Colombière s'exprime ainsi dans le principe d'évitement dont font preuve les activistes, dissimulant des formes de partenariat et de respect que l'on pourrait caractériser de politesse, de considération ou d'attention. Si les activistes se sont entretenu-e-s avec et se sont laissé-e-s affecter par les modes d'existence des êtres – végétaux ou animaux – qui résident au Bois de la Colombière, l'écosystème forestier reste appréhendé dans ce qu'il est en dehors de l'interventionnisme politique humain, comme un espace peu fréquenté par lui mais peuplé d'une multitude de vivants autres qu'humains.

La communauté activiste se bat contre les mondes humains qui exploitent, broient et perpétuent le massacre des mondes vivants, humains et non-humains. Conscient-e-s de leur appartenance biologique au monde humain, et de l'altérité du monde végétal, il-elle-s n'interviennent dans ce monde pensé autre qu'en cas d'extrême nécessité. Leur préoccupation primordiale : avoir le moins d'impact possible sur les mondes vivants.

Brisant ainsi la pensée commune que toute nature sauvage est exploitable, dépassant l'anthropocentrisme d'une vision forestière basée sur un usage, les activistes ne sont ni dans une pensée de conservation forteresse ni dans un modèle d'exploitation, mais dans un modèle de partage des espaces : ces humains prônent le laisser-vivre libre.

Contrairement aux phénomènes d'occupation et d'appropriation des espaces couramment observés chez les personnes vivant en ZAD, les activistes ne se conçoivent pas ici comme des habitant-e-s du lieu mais comme des allié-e-s respectueux-se-s des formes de vie qu'il abrite. Ainsi, il ne s'agit ni d'une forêt « avec soi » ou « pour soi » (Brunois, 2004, 105) mais d'une forêt « pour elle-même ». Elle est appréhendée comme un lieu d'habiter d'autres qu'humains, et questionne le droit de l'humain à s'introduire dans ce

lieu où les relations écologiques établies sont quasi exclusivement non-humaines depuis des années.

Le lien des activistes au Bois de la Colombière revêt alors une forme d'attachement symbolique, tenant plutôt de l'ordre de la sanctuarisation, qui se traduit dans l'attention empathique aux modes de vies des autres qu'humains, ou plus simplement dans la volonté de laisser vivre. Cet attachement sensible concerne d'ailleurs d'avantage « le vivant » dans son ensemble, révélant une certaine vision holiste. Reste à savoir comment les activistes définissent ce terme à la fois polysémique et générique.

Bibliographie

- BALAUD Léna, CHOPOT Antoine (2021), *Nous ne sommes pas seuls, politique des soulèvements terrestres*. Éditions du Seuil, « Anthropocène ».
- BRUNOIS PASINA Florence (2003), « Être arbre : La condition humaine kasua (Nouvelle-Guinée) visitée par la condition du végétal, ou vice-versa », *Cahiers de Littérature Orale*, « Presses de l'Inalco », 293-304.
- (2007), *Le Jardin du Casoar, La forêt des Kasua. Savoir-être et savoir-faire écologiques*, Paris, Editions CNRS/MSH.
- ELLISON Nicolas (2004), « Une écologie symbolique totonaque. Le municipe de Huehuetla (Puebla, Mexique) ». *Journal de la société des américanistes*.
- (2013), *Semé sans compter : Appréhension de l'environnement et statut de l'économie en pays totonaque (Sierra de Puebla, Mexique)*. Paris, Éditions De la Maison des sciences de l'homme.
- INGOLD Tim (2000), *The perception of the Environment. Essays on livelihood, dwelling and skill*, London and New York, Routledge.
- (2018), *Marcher avec les dragons*, Édition du Seuil.
- KOHN Eduardo (2017), *Comment pensent les forêts : vers une anthropologie au-delà de l'humain*. Bruxelles, Zones sensibles.
- LATOUR Bruno (2020), « Entretien avec Bruno Latour » *Philosophie du Réchauffement Climatique*, Hors Série « CLIMAT », Philosophie Magazine, n°36.
- LE BRETON David (2007), « Pour une anthropologie des sens », *VST - Vie sociale et traitements*, n°96, 45-53.

- LOWENHAUPT TSING, Anna (2020), *Friction. Délires et faux-semblants de la globalité*. Paris, La Découverte, « Les empêcheurs de tourner en rond ».
- MAKAREMI Chowra (2008), « 8 : Participer en observant : étudier et assister les étrangers aux frontières. », in Bensa A. (dir.), *Les politiques de l'enquête*, La Découverte, p. 165-183
- MARTIN Francis (2021), *Les arbres aussi font la guerre*, Éditions Humensciences.
- STENGERS Isabelle (2017), « Préface », dans Lowenhaupt Tsing A., *Le champignon de la fin du monde. Sur les possibilités de vivre dans les ruines du capitalisme*. Paris, La Découverte, « Les Empêcheurs de tourner en rond », p. 7-19.
- TRONTO Joan (2009), *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, Paris, Editions L découverte.
- VACHER Kevin (2021), *Étude Les David s'organisent contre Goliath, état des lieux des mobilisations locales contre les projets inutiles, imposés et polluants en France*. Rapport présenté à Paris, « Groupe de Diffusion, de Recherche, et de Veille citoyenne GDRV ».
- WOHLLEBEN Peter (2017), *La Vie secrète des arbres*, Éditions Les Arènes.
- WULF, Christoph (2005). « Introduction: Rituels. Performativité et dynamique des pratiques sociales. » *Hermès*, « La Revue », 43, p. 9-20.